

—Mais, madame, que pouvez-vous bien vouloir faire de ma misérable cabane. J'y suis attaché comme à ma propre vie, et je crois j'en mourrais s'il me fallait l'abandonner. C'est là qu'après de longues années de souffrances et de misère, j'ai trouvé le calme et la paix : mon petit-fils—cher ange !—y est mort : ma fille y a rendu son âme à Dieu, et moi, j'espère bien y mourir aussi. De plus, cette maison m'a été donnée par ce bon monsieur Adalbert, et ne fût-ce que pour cela, elle devrait m'être sacrée. Après moi, personne ne vous en disputera la possession—et ici Jean Hartman essuya du revers de sa manche une grosse larme qui perlait dans son oeil.

—Ce ne sont pas là des raisons ! fit la baronne avec impatience ; vous devez savoir que je puis vous contraindre par la force.

—Me contraindre ?

—Certainement, Qui êtes-vous et qui suis-je ?

—Qui vous êtes ?... Qui je suis ? ... répéta lentement Jean Hartman en regardant fixement la baronne en plein visage ; car ces mots lui avaient fait comprendre la réalité. Vous voulez dire, madame : Je suis riche, vous êtes pauvre ; je puis tout, vous ne pouvez rien ; je suis une géante, et vous moins que rien, une poussière, un atôme. Tout cela est bel et bon, madame ; mais il y a encore une justice...

—Une justice... Eh bien, je vous la ferai voir, moi, à qui vous déclarez la guerre.

—Faites tout ce que vous voudrez, madame. J'ai l'honneur de vous saluer ! et subitement Jean se retira, laissant la baronne pénétrée de la haine la plus intense, non-seulement pour la pauvre demeure d'en face, mais aussi pour celui qui l'habitait. Ne fallait-il pas que tout plîât devant la volonté de cette femme orgueilleuse ?

Madame de Mirville n'était certes pas bien disposée, et le comte de Beauregard qui entra peu d'instant après, arrivait mal à propos. Laissons s'écouler quelques minutes, et ramenons ensuite le lecteur auprès de ces deux personnages.

On voyait bien à leur figure, qu'ils n'étaient contents ni l'un ni l'autre. Cependant, le comte ma-

trisant la colère qui perçait, de moment à autre, dans ses yeux. La baronne pinça les lèvres, on eût dit même qu'elle les mordait jusqu'au sang ; mollement enfoncée dans sa causeuse, elle gardait le silence, tandis que le comte pour se donner une contenance indifférente, tambourinait une marche sur les carreaux de la fenêtre.

—J'espérais, comte, reprit enfin la baronne en rompant le silence, que vous auriez été plus heureux dans vos démarches. Avant le mariage de nos enfants, vous m'avez donné à entendre que c'était chose faite ; dès lors ..

—Ah ! c'est par dépit de se voir trompée dans ses espérances, que madame la baronne me refuse ce que je lui ai demandé ?... Que voulez-vous, les choses sont ainsi et pas autrement, et je ne suis pas à même, en cette occasion, de faire changer la volonté du Roi.

—En cette occasion ? répéta la baronne. Voulez-vous dire, par hasard, qu'en d'autres occasions vous jouissez d'un pouvoir sans bornes, d'une influence illimitée ?.. ajouta-t-elle avec ironie.

—Certainement.

—Vous me faites rire, monsieur le comte. Vous insinuez : "Je ne veux ou je ne puis pas vous faire nommer dame du palais, mais demandez-moi toute autre chose, elle vous sera accordée immédiatement." Comte de Beauregard, vous êtes un parfait... comédien !

—Comédien ! reprit le comte. Vous m'insultez, madame.

Puis il jeta un regard de mépris sur la baronne, et se mit à marcher de long en large dans l'appartement.

La baronne reprit :

—Je n'ai nulle intention de vous offenser ; mais si la vérité vous blesse, tant pis pour vous.

Le comte s'arrêta, et madame de Mirville le regarda d'un air de défi. L'orage se préparait au-dessus de la tête de nos deux interlocuteurs. La baronne semblait vouloir exciter la colère du comte : ce n'était pas si facile pourtant qu'elle pouvait bien le croire. Mais l'opiniâtreté de cette femme aurait mis l'homme le plus calme hors de lui. Après un instant d'attente le comte de Beauregard reprit sa promenade.

—Vous aviez beaucoup à pro-

mettre, comte, avant que mon fils eût épousé votre fille ; mais aujourd'hui que votre désir est satisfait.....

Mon désir ? Mais, madame, rappelez-vous que vous avez vous-même imploré mon consentement à ce mariage comme un grâce... Mais en voilà assez. Si je n'ai pu employer toute mon influence pour donner satisfaction à vos désirs ambitieux, pour vous faire briller à la Cour comme dame du palais ; si je ne vous ai pas initiée aux intrigues de la diplomatie et aux secrets de l'Etat—c'est probablement que... j'avais mes raisons pour agir de la sorte.

La baronne pâlit et rougit tour à tour.

—Ah ! vous aviez vos raisons ! fit-elle avec ironie. Encore une fois, comte, vous êtes un comédien, et qui plus est, un comédien sifflé..

Le feu de la colère s'allumait dans les yeux du comte.

—Oui, un comédien sifflé, à la recherche de mille et un faux-fuyants destinés à prouver qu'il y a mille et une raisons pour lesquelles on l'a sifflé...

—Et vous, vous *persiflez* admirablement, madame !

Elle sentit qu'elle touchait au but, et que le comte était près de sortir une bonne fois du calme de glace qui lui était habituel.

—Pensez-vous peut-être, monsieur le comte, que je croie encore à votre influence ? Vous ne pouvez rien, absolument rien—et surtout rien à la Cour, sinon vous auriez satisfait mes vœux. Vous dites que vous aviez des raisons pour ne pas user en cette circonstance de votre influence ! Des mots, monsieur le comte, de vains mots, au moyen desquels vous cherchez à masquer votre impuissance.

—Oui, je le répète, j'avais des raisons.

—Et lesquelles ?

—Madame, vous avez déjà laissé échapper à mon adresse plusieurs expressions fort peu parlementaires ; permettez-moi d'en employer une seule, à mon tour : "Vous m'avez trompé."

—Trompé ?

Le comte vint s'appuyer les coudes sur la table, et répondit :

—Oui, trompé. Vous m'avez fait entendre que vous possédiez